

Serge DERUETTE

Université de Mons

UN REGARD SUR LA SUBJECTIVITÉ
DE L'OBJECTIVITÉ – ET SUR L'OBJECTIVITÉ
DE LA SUBJECTIVITÉ – DANS LA FORMATION
À L'ÉCRITURE SCIENTIFIQUE EN SCIENCES
POLITIQUES

Pour cette contribution, je partirai d'une démarche réflexive sur un des cours dont j'ai la charge, celui de *Méthodes de recherche en sciences politiques* en troisième année du Bachelier en Sciences humaines et sociales à l'UMONS. Je le ferai donc sans aucune prétention systématique et dans le seul but d'y alimenter le débat sur les enjeux que recouvre cette initiation à la façon de pratiquer la recherche universitaire.

Comme toutes les sciences humaines et sociales et plus encore sans doute en raison de leur objet propre, les sciences politiques sont un domaine sensible. Elles peuvent comporter bien des travers idéologiques qui imprègnent, ou du moins peuvent imprégner, les démarches qui y sont à l'œuvre et les orientations interprétatives qui y sont en jeu, bien plus que dans les sciences exactes, qui pourtant sont loin d'en être dépourvus : toujours cette différence, inévitable, entre ce que l'on appelle plaisamment, mais non sans pertinence, l'opposition entre les « sciences dures » et les « sciences molles »...

Profitant de ce cours qui leur est consacré pour préparer les étudiants aux travaux de Master et tout particulièrement au mémoire de fin d'études, je ne manque pas d'y inclure une réflexion sur les présupposés qui sous-tendent cette discipline politique revendiquant fièrement son nom de « science » : l'objectivité dont il s'agirait de ne se départir jamais. Elle est inévitablement liée, si elle ne s'y confond pas, à la revendication d'une neutralité dans la démarche de recherche d'autant plus bruyamment réclamée qu'elle semble être difficilement praticable, et n'est d'ailleurs pas pratiquée par ceux qui l'invoquent quelle que soit la vigueur avec laquelle ils le font.

La neutralité est effectivement bien un point de départ idéal pour aborder cette question¹ des rapports entre l'objectivité et la subjectivité. Le scientifique devrait s'en parer, tant elle semble consubstantielle à la démarche universitaire et est, dans la manière dont on la présente du moins, si souvent vantée.

Je le ferai en tentant de susciter la réflexion critique, tout aussi souvent vantée. C'est là le fil rouge de l'exposé que je propose ici, en interrogeant d'abord cette discipline universitaire qui, dans son appellation même, comporte deux termes aux allures contradictoires, ceux de « science » et ceux de « politique ».

LES SCIENCES POLITIQUES : ENTRE SCIENCE ET POLITIQUE

Deux termes qui, de façon évidente, ne vont pas nécessairement bien ensemble. Ils ne forment pas précisément, je le dis souvent à mes étudiants, ce que l'on appelle un « couple bien assorti ». Un « couple infernal » plutôt : la science relevant logiquement du domaine de l'objectivité, du moins est-elle associée à celle-ci, dépassionnée et exclusive, tandis que la politique ressortit de celui de la subjectivité, du débat, de prises de positions qui peuvent être contradictoires, et où les points de vue, les désirs, voire les passions interviennent plus souvent qu'à leur tour : la politique fait non seulement l'objet de discussions, elle est le lieu de la discussion, des confrontations d'idées, et on y retrouve plus fréquemment des divergences d'opinion que des concordances.

Pourtant, bien souvent, dans les universités, on parle symptomatiquement et non sans quelque fierté de « la science politique » au singulier² comme une science à part entière, drapée de toutes les vertus conférées au terme de « science ».

Une discipline tout entière pétrie de subjectivité donc, de cette subjectivité qui s'oppose frontalement à l'objectivité dont elle se revendique et qui, si souvent, cache mal ce que certains n'ont pas hésité à appeler une « fausse science » (une « pseudoscience », pour reprendre l'expression quelque peu

¹ Question déjà évoquée par Marie-Christine Pollet et par Caroline Scheepers dans cette journée d'études.

² Quand l'expression est utilisée au pluriel comme je le fais ici, l'accent est mis sur la variété de domaines et d'approches possibles que recouvre cette discipline. Mais certains politologues, en faisant tout un foin, lui préfèrent le singulier, insistant ainsi sur son caractère de « science », unique donc, comme l'on parle de « la » physique ou de « la » chimie sans mettre ces sciences au pluriel. On les laissera se disputer car, comme le disait judicieusement Meslier (1664-1729) : « Les noms ne font point et ne changent point la nature des choses. »

iconoclaste qu'invoque parfois Bourdieu), puisqu'elle s'inscrit dans le cadre d'enjeux relevant, eux, d'une « véritable politique ».

J'entends ainsi certains de mes anciens étudiants partis rejoindre, en Master, d'autres institutions universitaires, revenir me parler d'un confrère qui, dans son cours de « science politique », les a prévenus d'entrée de jeu :

Vous pensez peut-être que nous allons discuter de politique, exprimer des opinions politiques. Eh bien, pas du tout ! Vos opinions, mettez-les au vestiaire le temps que vous êtes dans cette salle pour assister au cours. Vous pourrez les récupérer à la sortie, et aller éventuellement les discuter au bistrot. Mais ici, nous faisons de la science !

C'est dire que la question de la neutralité, gage implicite de celle de l'objectivité, quoiqu'illusoire et dans son évidence même fort sujette à caution, est centrale.

Une bonne illustration de la façon dont les étudiants peuvent concevoir cette quête de l'objectivité dans une démarche scientifique se retrouve, exprimée avec une clarté toute suggestive, dans la question d'une étudiante qu'évoque Marie-Christine Pollet au début de sa communication. Elle demandait, dans le cadre d'un travail portant sur la littérature (la littérature « littéraire » ici, pas l'académique) :

Si je suis passionnée par un auteur, est-ce que je vais pouvoir faire mon mémoire à son sujet ?... car je risque de ne pas être objective¹.

Cette question, aussi naïve et ingénue qu'elle soit, me semble révélatrice de ce que cette étudiante entend être une recherche universitaire, et surtout de ce qu'on l'a amenée à penser qu'elle est. Révélatrice de la façon dont les étudiants conçoivent ce qu'attendent d'eux les enseignants en termes de démarche de recherche, dont l'objectivité réclamée implique en elle-même et par elle-même une neutralité à la fois parée des vertus de la scientificité d'une part, et d'autre part conçue comme étant le fait exclusif du chercheur, c'est-à-dire ramenée à l'individu, en l'occurrence ici à l'étudiante s'initiant à son art – s'initiant à la « science », devrais-je dire !

Car cette étudiante – mais nous pouvons aussi faire l'exercice pour nous-mêmes, enseignants, qui avons contribué à lui inculquer cette façon de voir – perçoit de bon aloi la question de la neutralité comme relevant, non de conceptions sociales et historiques générales dans lesquelles elle baigne, mais de ses conceptions « personnelles », individuelles et individualisées qui relèvent naturellement et exclusivement du sujet en dehors de toute autre détermination.

¹ « Entre l'appartenance à une communauté épistémologique et l'appropriation personnelle du chercheur : quelles traces du chercheur dans l'article scientifique ? » Cf. *infra*.

Ce n'est pas sans conséquences. L'étudiante, quand elle pose cette question, c'est là d'ailleurs tout le sens de celle-ci, a conscience de ce biais subjectif. C'est heureux et il serait bien regrettable d'ailleurs qu'elle ne l'ait pas. Mais si on se focalise sur cette seule responsabilité individuelle, on occulte tout un pan de la subjectivité, de l'engagement ou de la prise de parti, une forme bien plus importante que la seule subjectivité personnelle propre à l'étudiant ou au chercheur, celle de la subjectivité sociale, dépendant de facteurs sociaux, de l'*ethos* de la société dans laquelle nous vivons. Celle-ci, bien moins évidente, est bien moins mise en évidence. Elle est pourtant au moins aussi prégnante.

Tant de biais subjectifs gisent dans l'inconscient collectif. On les occulte en raison précisément de ce qu'ils font partie de cet inconscient collectif, de ce non-dit social procédant de la naturalisation de phénomènes historiques par laquelle les idées, toujours bien pourtant historiquement situées et datées, apparaissent comme autoproduites, indépendantes, allant de soi. La subjectivité sociale est un monde conceptuel dans lequel se façonnent peut-être sans en avoir l'air les consciences, mais au moins autant qu'au travers de l'expérience personnelle.

Seule pourtant cette dernière fait l'objet de mise en garde académique. Qu'est-ce à dire sinon que le « sujet étudiant » y est seul conçu comme susceptible d'entacher l'objet étudié par l'introduction de scories propres à son vécu personnel. Dans sa communication¹, Martine Renouprez a dénoncé le fait que le discours scientifique implique l'impossibilité de parler scientifiquement de ce que l'on a vécu en déniait « au sujet la possibilité de penser et d'exposer sa propre expérience ». En distinguant si clairement ce qui appartient au domaine de la subjectivité de ce qui ressort de celui de l'objectivité, ce mur que l'on a coutume de dresser entre la science et l'expérience personnelle, s'il paraît correspondre pleinement à la démarche universitaire, procède pourtant d'une séparation profondément connotée épistémologiquement entre la connaissance et l'expérience pratique, vécue, concrète, celle par laquelle la curiosité et l'intérêt pour le sujet de recherche sont attisés.

Ainsi, ce « mur infranchissable » posé comme présupposé méthodologique à l'activité de recherche n'est-il pas d'une virginité idéologique sans faille. Il est au contraire tout entier fondé sur une conception idéaliste, et donc non quelconque ni innocente, de la recherche scientifique : une conception dont le postulat est que le travail de recherche est nécessairement détaché de l'expérience pratique du chercheur et que les résultats de sa re-

¹ « Comment clarifier sa pensée ? Étude génétique de *L'Atelier* de Claire Lejeune ». Cf. *infra*.

cherche, sans rapports avec le processus qui y mène, sont nécessairement désincarnés.

Une conception idéaliste en vertu de laquelle il s'agirait d'être d'une impossible neutralité virginale dans le choix de son sujet de recherche. Ainsi, dans l'idéal, ce choix devrait être opéré indépendamment de tout intérêt pour le champ que l'on se propose d'explorer, et sur le mode : « Tu t'intéresses aux oiseaux ? Étudie donc les poissons ! »

« NEUTRALITÉ AXIOLOGIQUE » ?

Au centre de cette exclusion idéaliste de l'expérience et de l'intérêt préalables de l'étudiant se trouve sans doute la méritoire intention, objet de bien des mises en garde, d'éviter que des préconceptions, préjugés et autres préconnaissances se retrouvent dans le thème à traiter et dans la démarche de la recherche.

Mais il y a surtout, abondamment mise en évidence et largement commentée, cette idée tout aussi idéaliste que la neutralité soit à la fois le fond et la forme, le cœur et le blindage de la recherche dans laquelle doit se lancer tout étudiant désireux de faire œuvre « scientifique » dans sa recherche. Dans tous cours de méthodologie de la recherche qui se respectent, la neutralité ainsi conçue comme compendium de l'objectivité réclamée, comme gage nécessaire sinon même essence de celle-ci, est confondue avec elle dans ce qui est réclamé de l'étudiant. Ce dernier, en conséquence, si du moins il répond à la définition de ce que l'on conçoit être le « bon élève », finit, pour complaire à la demande professorale, par la confondre lui-même.

Pour la lui inculquer et l'identifier à l'objectivité réclamée, le jargon académique dispose d'un terme prêt à l'emploi, d'une de ces paroles qu'en d'autres lieux, en d'autres milieux, on appellerait « incantatrice », et qui paraît sans appel. Elle en impose par sa facture même, par sa résonance, par le mystère initial qui l'entoure puisqu'on ne la perçoit pas immédiatement de façon évidente sous la notion, parfois appelée plus pompeusement « concept », de « *neutralité axiologique* ».

Ce terme quasi sanctifié, relevant en conséquence moins du domaine de la science tant invoquée que de celui de la religion, considérée pourtant, comme par définition, exclue de l'activité scientifique, est subrepticement introduit tout auréolé des vertus du « sacré » dans les coulisses des pratiques scientifiques. La « neutralité axiologique » à l'initiation de laquelle on va

généreusement convier les étudiants devient, ainsi parée, par un singulier renversement de valeurs, gage de bonne pratique académique¹.

Et comme tout précepte qui se respecte, elle a son prophète : Max Weber. Un Max Weber élevé au rang d'autorité incontestable des sciences humaines en général, et des sciences politiques en particulier, de « la » science politique... saint Max en quelque sorte, par lequel est donnée valeur incontestable à cette idée au point qu'on l'identifie avec lui et qui sera – outre cette sacro-sainte autre idée qu'est la trilogie des formes de légitimité de l'autorité (traditionnelle, charismatique et rationnelle-légale) qu'il avait évoquée – la seule chose que trop souvent l'on retient de lui et à laquelle on le réduit quasi exclusivement en sciences politiques.

Cette « neutralité axiologique » ainsi attribuée à Weber, critère de scientificité ou d'objectivité vers laquelle on doit tendre et qui doit être atteint au travers de la volonté consciente d'y accéder au mieux, est interprétée comme neutralité « morale » ou « en termes de valeurs morales ». Cependant, et trop nombreux sont encore ceux qui l'ignorent, à l'instar de tant de paroles religieuses auxquelles on donne une interprétation qui ne correspond pas à celle qu'elle revêtait dans ses origines, il n'en est rien. Non seulement cette parole est indûment attribuée à Weber, mais celui-ci tenait le point de vue diamétralement inverse.

C'est ce que, il y a à peine dix ans, en 2005, la sociologue Isabelle Kalinowski a montré de façon décisive dans ses *Leçons wébériennes sur la science et la propagande*². Elle a démontré de façon extrêmement fouillée que cette paternité de la « neutralité axiologique » était attribuée fallacieusement à Weber, mais encore et surtout qu'il parlait de tout autre chose que de « neutralité axiologique ».

Ainsi a-t-elle pu faire le point sur la façon dont le sociologue français Julien Freund avait introduit cette expression dans sa traduction en 1965 des *Essais sur la théorie de la science*¹ de Weber et son introduction à ceux-ci, sur l'explication qu'il en donne encore en 1968 dans sa *Sociologie de Max Weber*² et sur l'interprétation qu'avait donnée Raymond Aron de ses conceptions sur la question des rapports entre science et engagement dans la grosse

¹ Ainsi n'est-il pas rare que, tout au long de leurs études en Bachelier, des étudiants en sciences politiques ou en sciences sociales en entendent parler cinq ou six fois, ce qui fait de la « neutralité axiologique » un poncif incontournable de tout cours bien ordonné.

² Max Weber, *La Science, profession et vocation*. Suivi de *Leçons wébériennes sur la science et la propagande* par Isabelle Kalinowski. Marseille, Agone, « Banc d'essais », 2005, chap. IV, pp. 191-240.

¹ Paris, Plon, 1965, 541 p. (traduits et introduits par Julien Freund).

² Paris, PUF, 1968, pp. 69-70.

préface qu'il accordait en 1959 à la traduction française par Freund du texte *Le Savant et le Politique*¹.

Elle a en outre montré de façon convaincante que ceux-ci nourrissaient, sous les oripeaux de leur autorité scientifique, des préoccupations idéologiques peu compatibles avec la caractère scientifique de la démarche dont cependant ils se réclamaient : il s'agissait dans leur chef surtout de faire barrage aux interprétations qui, telles notamment celles qui s'inspiraient peu ou prou du marxisme à l'époque où est parue cette traduction, pouvaient s'inscrire à contre-courant des conceptions *mainstream* de la pensée sociologique française.

De fait, Weber, dans son texte allemand original, parlait de *Wertfreiheit*, ce que l'on peut traduire littéralement par « absence de valeur », « qui ne comporte pas de valeur » ou encore « sans connotation de valeur ». Dans cette expression, les valeurs dont il parlait et dont il réclamait l'absence, n'étaient en aucune manière les valeurs propres au chercheur, celles qui sont susceptibles de nourrir un quelconque engagement idéologique ou politique personnel.

Ce n'était donc nullement les valeurs individuelles, les opinions que l'étudiante de Marie-Christine Pollet, en posant sa question, avait en tête. Car ce que Weber invoquait par ce terme était en fait la nécessité, lorsque l'on entreprend une démarche de recherche, d'être dégagé non de ses propres valeurs *individuelles*, mais des valeurs *sociales* ambiantes. Ce qu'il réclamait, c'était que l'on ait conscience, pour s'en délester, de ces valeurs sociales, celles qui agissent insidieusement, le plus souvent inconsciemment, et qui sont sources de bien des biais, ceux de l'ethnocentrisme, de l'actualocentrisme, du sociocentrisme en particulier, et de la pensée dominante en général.

Il ne s'agit donc nullement de se vouloir axiologiquement neutre, de tenter de l'être « du point de vue des valeurs », des conceptions idéologiques et politiques personnelles qui sont les siennes propres mais bien, en revanche, de ne pas introduire dans ses recherches les valeurs de la société et de son groupe social d'appartenance.

Weber, qui étudiait notamment des sociétés extra-européennes dont les pratiques et coutumes, pour le « bon » Allemand à l'esprit philistinement borné, apparaissent innombrables de barbarie et de sauvagerie, voulait en fait mettre en garde contre l'importation des valeurs étroites et archaïques, conservatrices et réactionnaires, mâtinées de protestantisme rigide et de concep-

¹ Isabelle Kalinowski, *op. cit.*, pp. 65-66 ; Max Weber, *Le Savant et le Politique*. Paris, Plon, 1959, 232 p. (traduit par Julien Freund et introduit par Raymond Aron).

tions féodales *junkers* que colportait la société allemande de son temps dans ces recherches.

Preuve de ce que la neutralité conçue comme non-engagement lui était étrangère, il s'opposait tout autant à une approche prônant le mythe du « juste milieu ». Sur ce thème, Weber écrivait :

Le « juste milieu » n'est pas le moins du monde une vérité plus scientifique que les idéaux les plus extrêmes des partis de droite ou de gauche. Nulle part l'intérêt de la science n'est davantage nié que là où l'on se refuse à voir les faits désagréables et la réalité de la vie dans sa dureté.

Il ajoutait vouloir combattre

impitoyablement cette dangereuse illusion qui se figure qu'il est possible de parvenir à des normes pratiques ayant une validité scientifique à la faveur d'une synthèse ou d'une moyenne de plusieurs points de vue partisans¹.

Isabelle Kalinowski, qui reprend cette réflexion de Weber, commente :

De toute évidence, on est ici aux antipodes de toute pensée de la « neutralité ». Il n'entrait aucunement dans le projet de Weber, on l'aura compris, de prôner la forme « d'impartialité » qui sert souvent d'idéologie professionnelle aux journalistes ; l'idée même de « neutralité » lui paraissait à tous égards suspecte, et il suffit de répertorier les usages qu'il fait des termes allemands « *neutral* » et « *Neutralität* » pour se rendre compte qu'il les emploie systématiquement dans un sens négatif, pour dévoiler un mensonge : la « prétendue neutralité », une « neutralité qui n'est que du papier », etc.¹

Vu l'importance qu'a revêtu la question de la prétendue « neutralité axiologique » dans la méthodologie de la recherche en sciences humaines et sociales, je me permettrai d'encore citer plutôt longuement ici Isabelle Kalinowski sur cette question, qui précise les tenants et aboutissants idéologiques de la démarche de Freund que soutenait Aron :

L'époque où Julien Freund lança sur le marché intellectuel français le mot d'ordre faussement weberien de la « neutralité axiologique » correspond à un moment bien précis de l'histoire intellectuelle française [...]. L'exigence de la *Wertfreiheit*, en revanche, fut formulée par Weber dans un paysage universitaire tout différent, caractérisé par la prédominance écrasante d'un professorat très conservateur.

Les « valeurs » les plus susceptibles de devoir rester, dans l'optique de la *Wertfreiheit*, à l'écart de l'amphithéâtre, n'étaient ainsi pas de prime abord la révolution ou la lutte des classes, mais le patriotisme, l'antisémitisme, le « mépris des masses », la défense de la tradition, la « critique de la civilisation » moderne et le rejet du cosmopolitisme.

Il n'est pas inutile d'avoir à l'esprit des données de ce type pour mesurer à quel degré d'anachronisme et de décalage historique on a pu parvenir en faisant de

¹ Isabelle Kalinowski, *op. cit.*, p. 197.

¹ *Ibidem*.

Max Weber, en France, un apôtre de la « neutralité », entendue comme la désignation euphémisée d'un apolitisme droitier¹.

Ainsi en va-t-il de cette notion que trop souvent encore, dans tant d'universités, on inculque aux étudiants comme principe si ce n'est, on l'a vu, comme « précepte », en invoquant l'autorité incontestable et justificatrice d'un des grands maîtres des sciences humaines, sociales et politiques qui, pourtant, n'a jamais rien dit de pareil et pensait radicalement le contraire de ce que, pour les besoins d'une cause scientifique bien mal comprise, sinon pour des visées partisans tues qui se glissent derrière la défense des valeurs conservatrices ambiantes, on lui fait dire.

Outre ce biais idéologique si bien tapi derrière la motivation de lutter contre tout biais idéologique, encore faut-il que cette soi-disant « neutralité axiologique » puisse être opérationnelle dans la démarche de recherche. Rien n'est moins sûr. Car la façon dont on la prône est généralement d'énoncer tout d'abord que, bien que postulée nécessaire, elle est en soi impossible à atteindre. C'est donc un peu comme prétendre décrocher la lune ! Sauf que, à la différence de cette quête lunaire à laquelle il faut renoncer, il ne s'agit ici nullement d'abandonner, le fond du problème consistant au contraire à y tendre.

Tendre à atteindre un but inaccessible, voilà qui est pour le moins fatigant, sinon vain. Cela n'empêche toutefois nullement que l'on s'essouffle à répéter qu'il faut s'essouffler à courir derrière. Tel en somme le vent que, « vanité des vanités » dit l'*Ecclésiaste*, nous passons notre vie à poursuivre ?

Il est donc particulièrement heureux que, depuis 2005, Isabelle Kalinowski nous ait libéré de cette « poursuite de vent », avec sa démonstration que ce principe n'était, ni plus ni moins, qu'un mythe – ainsi qu'il advient à l'Université comme ailleurs, et dans la pensée scientifique comme dans toutes autres pensées.

Confronté aux choix de la société dont il étudie un rouage, l'étudiant nourrit nécessairement, comme le chercheur d'ailleurs, comme tout être humain en fait, des opinions, voire des convictions, et il lui est impossible de ne pas s'en nourrir, impossible de s'en départir sinon à se trahir lui-même. Qu'il renonce à ses opinions ou à ses convictions n'est donc pas ce qu'il s'agit de lui demander. Il serait au contraire légitime de trouver suspect qu'il prétende les abandonner quand il s'attelle à une recherche universitaire : voudrait-il les jeter par la porte qu'elles rentreraient par la fenêtre ! Comme

¹ *Idem*, pp. 204, 205 et 208.

le résume bien Caroline Scheepers, « tout engage chez le chercheur le contraire de la neutralité, une forme de partialité »¹.

Très symptomatique et suggestif de ce que les enseignants intègrent bien les points de vue politiques et idéologiques dans leurs recherches est qu'un sociologue, un politologue, un historien, etc. est jugé par ses pairs ou, pour peu qu'il soit éclairé, par son public ou son lectorat, en fonction précisément de ses opinions et convictions : tel sera dit conservateur ou progressiste, croyant ou incroyant, nationaliste ou internationaliste, pro-cesta ou pro-cela, anti-cela ou anti-cesta, etc.

En fin de course, la seule chose qu'il s'agirait d'enseigner est que le chercheur en herbe n'ignore pas les valeurs de la société dans laquelle il baigne, vit, pense, travaille, agit, et celles de son groupe social d'appartenance aussi. Cela permettra d'éviter autant que faire se peut que celles-ci puissent influencer sur sa démarche et polluer sa recherche, « à l'insu de son plein gré »².

LE FOND ET LA FORME

Une autre façon d'écarter, sans peut-être même y penser, l'expression d'idées et de points de vue originaux en présentant aux étudiants ce que doit être un travail de recherche consiste en l'imposition d'un cadre normatif contraignant dans lequel ils doivent obligatoirement se glisser. La forme académique revendiquée est conçue comme essentielle au point qu'elle prend inmanquablement le pas sur le fond du travail dans la tête d'étudiants qui doivent se conformer à ces seules consignes :

- exposition d'une argumentation méthodiquement voire exclusivement factuelle (avec en filigrane la conception que les faits ne peuvent mentir) ;
- contre-balancement d'interprétations tranchées par d'autres inverses (avec toujours cette idée prégnante mais non dite que « la vérité se trouve au centre ») ;
- pondération de commentaires hétérodoxes par d'autres plus conformes (avec la bonne conscience assurée que ceux-ci corrigent les excès de ceux-là ou, mieux, les réfutent) ;
- contre-placage de théories abordées dans les cours théoriques sur les réalités étudiées (avec la présomptueuse présomption qu'elles suffisent à toute tentative d'explication et qu'il s'agit de n'en sortir en aucun cas) ;

¹ Caroline Scheepers, *L'Argumentation écrite*. Bruxelles. De Boeck, 2013, p. 153.

² Pour reprendre l'expression de Richard Virenque, ce coureur cycliste dont l'histoire de la langue française retiendra sans nul doute le nom pour cet apport incomparable à l'enrichissement de sa syntaxe.

- formulation de conclusions timorées et frileusement nuancées (avec ce présupposé élevé au rang de vertu académique que l’expression d’une opinion contredit la scientificité du propos) ;
- etc.

Ainsi, alors même que l’on réclame des travaux « originaux » et que le couplet sur le nécessaire « esprit critique » paraît rituelle litanie, l’imposition de telles conditions normatives hors lesquelles il n’est point de salut poursuit un objectif diamétralement opposé¹. Sous ce fatras de règles par lesquelles la forme académique de la présentation du travail de recherche prend le pas sur celui-ci au point de devenir gage de son contenu, la spécificité, l’originalité, la réflexion, sinon même – s’il existe, le tue-t-on – le génie d’un étudiant se retrouvent noyés.

Bien sûr, le respect des formes académiques de l’exposition d’une recherche est une condition nécessaire et minimale incontestable de la qualité de celle-ci, mais elle ne peut pour autant être fondamentale, et moins encore décisive pour apprécier la qualité d’un travail. Tout au plus peut-elle être utile pour en juger la recevabilité, nullement pour l’évaluer. Mais insister exclusivement sur l’application de règles formelles nuit à la créativité dont les étudiants peuvent faire montre.

Au regard de telles consignes contraignantes, l’« esprit critique » rappelé pour mémoire paraît bien évanescent et les étudiants ne s’y trompent pas qui le conçoivent comme tel : factice, fallacieusement évoqué et, somme toute, chimérique. En conséquence, toujours potentiellement suspects de déroger aux règles délimitant le périmètre hors duquel la scientificité risque le fourvoiement, l’originalité, l’indépendance de jugement, la liberté de la pensée ou ne serait-ce que l’enthousiasme qu’ils peuvent mettre au travail leur semblent décalés, inappropriés voire dangereux sinon même subversifs, puisqu’ils contredisent le sacro-saint axiome anti-wébérien mais très aronien de la « neutralité axiologique » se baladant toujours quelque part impunément, nous l’avons vu, dans les dédales des exigences de l’institution universitaire.

Formelle et froide, telle est bien, par contre, la façon dont on conçoit l’objectivité dans la recherche et dont on l’enseigne aux étudiants : osseuse mais décharnée, raide et vide plutôt que pleine et mouvante, momifiée et non

¹ La fatuité de cette antienne est d’autant plus évidente que si, comme le note Caroline Scheepers, « l’école, la haute école, l’université doivent promouvoir chez les apprenants un esprit critique et vigilant face aux multiples discours persuasifs et dogmatiques qui nous inondent », elle ajoute fort à propos qu’il s’agit aussi de ne pas oublier que « les plus perniciosus » de ceux-ci sont précisément « ceux qui ne paraissent pas persuasifs ou dogmatiques de prime abord (*L’argumentation écrite, op. cit.*, p. 28).

vivante, austère bien plus qu'allègre et joyeuse. Cette conception formaliste et formalisante est fort éloignée de ce type de considérations que l'on ne peut pourtant écarter d'un revers de main et que résumait avec fulgurance l'historien anglais Edward Halett Carr au travers de sa métaphore du fruit. Réfléchissant sur les faits historiques, ce que l'on peut ici sans peine étendre à toutes les autres données sur les quelles se fondent les sciences politiques et sociales, il avançait que si les faits constituent « le noyau dur » du travail de recherche et si les interprétations en sont la pulpe qui l'entoure, il s'agit de ne pas oublier que « la pulpe d'un fruit est plus savoureuse que son noyau » !¹

Elle est bien loin aussi de la conception de la recherche que suggérait John Steinbeck, le grand romancier qui, biologiste de formation, était aussi, rappelons-le, un scientifique. À l'inverse de la lapidaire formule empruntée à Carr, je ne résiste pas au plaisir de citer longuement les considérations qu'il a développées à propos d'une expédition marine qu'il a menée dans le golfe de Californie :

Nous savions que ce que nous verrions, noterions et construirions serait faussé, comme le sont toutes les structures du savoir, d'abord par la pression collective et le courant de notre époque et de notre race, ensuite par la poussée de notre personnalité individuelle. Toutefois, le sachant, nous pouvions ne pas sombrer trop souvent dans l'erreur. Nous pouvions maintenir un certain équilibre entre notre gauchissement et les choses distinctes, la réalité extérieure. L'unité de ces deux choses peut bénéficier de leur dualité. Par exemple : le scombres mexicain a XVII-15-IX rayons épineux dans sa nageoire dorsale. Ils sont faciles à compter. Mais le scombres tire si violemment sur la ligne que nous en avons les mains brûlées, si le poisson plonge au fond et manque s'échapper avant de passer par-dessus la lisse, palpitant de couleur, battant l'air de sa queue, une extériorité relationnelle entièrement neuve a été créée – une entité qui est plus que la somme du poisson et du pêcheur.

La seule façon de compter les rayons épineux du scombres sans être affecté par cette seconde réalité relationnelle consiste à s'asseoir dans son laboratoire, ouvrir un bocal malodorant, sortir un poisson raide et incolore d'une solution de formol ; compter les rayons épineux et écrire la vérité : « D. XVII-15-IX ». Vous avez là enregistré une réalité incontestable – sans doute la moins importante des réalités concernant tant le poisson que vous.

Il est bon de savoir ce que l'on fait. L'homme qui a le poisson mariné a noté une vérité et consigné bien des erreurs dans son expérience. Le poisson n'est pas de cette couleur, de cette texture, il n'est pas aussi mort et n'a pas cette odeur.

Nous avons envisagé ce genre de choses pendant les mois de préparation de notre expédition, et nous étions bien décidés à ne pas laisser une passion pour les petites vérités incontestables rétrécir l'horizon et nous faire dégringoler le ciel sur la tête. Nous savions que ce qui nous semblait vrai ne pouvait être, de toute façon, que relativement vrai. Il n'y a pas d'autre type d'observation. L'homme au poisson mariné

¹ *Qu'est-ce que l'Histoire ?* Paris, La Découverte, 1988, pp. 54-55.

a sacrifié une importante observation relative à lui-même, au poisson et au point de convergence qui est sa pensée sur le scombres et sur lui-même.

Nous supposons que c'étaient là les dispositions mentales qui présidèrent à notre expédition. Nous disions : « Partons sans aucun parti pris. Nous verrons ce que nous verrons, nous consignerons ce que nous trouverons sans nous embarrasser de restrictions scientifiques conventionnelles. » De toute façon, nous ne pourrions observer une mer de Cortez tout à fait objective, car ce golfe solitaire et abandonné serait changé dès l'instant où nous y pénétrerions, nous et notre bateau. Nous y rendant, nous apporterions un nouveau facteur à ce golfe. Tenons compte de ce facteur et ne soyons pas leurrés par ce mythe de la réalité objective permanente. S'il existe, il n'est disponible que sous forme de lambeaux marinés ou d'éclairs déformés¹.

Tournant résolument le dos à ces bribes furtives et dénaturées d'objectivité, Steinbeck concluait :

Nous avons décidé de partir, l'esprit doublement ouvert, de telle sorte qu'à la fin nous pouvions, si nous le voulions, décrire ainsi le scombres : « D. XVII-15-IX ; A. II-15-IX », mais nous pouvions également voir le poisson vivant et nageant, le sentir plonger en tirant sur les lignes, le ramener, se débattant, par-dessus la lisse et même, finalement, le manger. Il n'y a pas de raison pour que l'une ou l'autre approche soit inexacte. La description par le compte des rayons épineux ne doit pas forcément souffrir de l'utilisation d'une approche supplémentaire. Nous nous sommes dit que, des deux approches, émergerait peut-être une image plus complète et même plus exacte que celle que pourrait donner l'emploi univoque de l'une ou de l'autre. Et nous sommes partis¹.

Pourquoi ne pas étendre aux sciences sociales dans leur ensemble cette réflexion qui concerne la biologie ? Les faits sociaux ne sont effectivement pas en eux-mêmes significatifs. Les exposer est vain s'il ne s'agit pas de les interpréter pour en comprendre le sens, en chercher les causes et en dégager l'importance, la portée et la signification. Et à cette fin tenter l'innovation en sortant du cadre étrié de théories formatées et d'explications toutes faites, déjà là, prêtes-à-exposer, qu'il s'agit simplement de résumer, ce cadre rigide que, tout en confortant sa bonne conscience de faire œuvre de pédagogie scientifique, le monde universitaire recouvre de son aura académique.

Autoriser les étudiants à pratiquer de la sorte implique bien des renversements de perspective et de jugement sur ce que, par exemple, l'on nomme le « bon élève », habituellement identifié à celui qui se plie sans autre préoccupation aux normes imposées, bien qu'il ne montre rien d'autre que sa capacité à les intégrer et à reproduire moutonnièrement un savoir et un savoir-faire institués.

¹ *La Mer de Cortez*. Traduit de l'américain par Rosine Fitzgerald. (Paris), Éditions maritimes et d'outre-mer, 1979, pp. 72-73 (édition originale américaine : 1951).

¹ *Idem*, p. 74.

Dans le même sens, si l'on me permet de conclure avec lui, Bourdieu dénonçait, il y a trente ans déjà, avec son éloquence incisive, l'institution universitaire qui

reconnaît ceux qui la reconnaissent, qu'il s'agisse de ce que l'on appelle le « sérieux », c'est-à-dire la disposition à prendre au sérieux les suggestions ou les injonctions scolaires, ou de son complémentaire, le « brillant » qui, étant souvent identifié à la précocité, c'est-à-dire à la réussite rapide aux épreuves scolaires, mesure aussi la précocité de l'adhésion aux valeurs de « sérieux », le plus précoce étant en un sens celui qui est vieux plus jeune¹.

CONCLUSION

Pour peu que l'on veuille bien y réfléchir sans œillères, tels semblent bien en effet être un des avatars de l'objectivité réclamée dans la formation universitaire à l'écriture scientifique en sciences humaines et sociales en général, et en sciences politiques en particulier. Inévitablement empreinte de la subjectivité son contraire, qui ici est propre à la position académique à partir de laquelle elle est énoncée, ceux qui la revendiquent et s'en revendiquent la nient d'autant plus crânement qu'ils savent qu'elle en est affectée.

Ainsi, que ce soit sous la forme d'une impossible neutralité revendiquée comme absence d'engagement et de parti-pris, ou sous les oripeaux du surinvestissement d'exigences formelles et formalistes aux dépens de l'originalité de la pensée et de l'« esprit critique » tant réclamé, l'exigence d'objectivité que l'on demande aux étudiants dans leurs travaux universitaires de recherches apparaît à la fois insolente et pathétique.

Et si, face à cette inaccessible quête, l'on s'en chagrine, peut-être serait-il heureux de se rappeler qu'en science, il en va comme en art et qu'y vaut aussi ce que Frank Zappa énonçait par sa formule destinée à devenir célèbre entre toutes sur la « transgression de la norme » :

I think that progress is not possible without deviation. And I think that it's important that people be aware of some of the creative ways in which some of their fel-

¹ *Homo academicus*, Paris, Minuit, 1984, p. 134. Ou encore : les « valeurs institutionnelles qui s'enracinent toutes dans le refus institué de toute pensée non institutionnelle, dans l'exaltation du "sérieux" universitaire, cet instrument qui a pour lui toutes les apparences, celles de la science et de la morale » (*idem*, p. 128), et le « culte du "brillant" » qui « concourt avec le rappel au « sérieux », à ses placements prudents et à ses petits profits, pour contrarier ou décourager toute pensée propre à déranger un ordre fondé sur la défiance à l'égard de la liberté intellectuelle, voire sur une forme très spéciale d'anti-intellectualisme ». Et il ajoutait : « La sourde résistance à l'innovation et à l'invention intellectuelle, l'aversion pour les idées, pour la liberté d'esprit et la critique qui alimentent si souvent les jugements académiques [...] sont sans doute l'effet la reconnaissance accordée à une institution qui ne confère les garanties statutaires attachées à la pensée d'institution qu'à ceux qui acceptent sans le savoir les limites assignées par l'institution. » (*Idem*, p. 127.)

low men are deviating from the norm, because in some instances they might find these deviations inspiring and might suggest further deviations which might cause progress, you never know¹.

Dans son autobiographie, il précisait encore ce qui me semble aller de soi pour qui ne veut pas dénaturer par un slogan vide de sens sa pensée créatrice et l'œuvre qu'il a élaborée tant passionnément que consciencieusement :

One of the things I've said before in interviews is : « Without deviation (from the norm) "progress" is not possible. » In order for one to deviate successfully, one has to have at least a passing acquaintance with whatever norm one expects to deviate from².

De fait, s'il est indispensable pour être un *bon* artiste de maîtriser les règles de son art, pour devenir un *grand* artiste, il convient de connaître ces règles sur le bout des ongles pour être en mesure de les transgresser.

Car bien sûr, pas plus qu'aucune autre forme d'écriture, celle de la science n'est libre de contraintes. Former les étudiants à ce genre d'écriture implique de leur présenter les règles qui lui sont propres et de leur proposer d'en faire l'expérience. Il serait évidemment insensé de les esquiver ou de suggérer que l'on puisse s'en passer. Mais il l'est tout autant de les présenter comme l'alpha et l'oméga, l'essence et la raison d'être, le fondement et l'horizon indépassable de la recherche et de la façon académique de présenter celle-ci. Comme dans tous les autres domaines de l'activité humaine, comme en toutes choses de la vie, les contraintes dans l'écriture scientifique doivent être au service de celle-ci, non l'inverse : le tremplin, non l'étouffoir.

¹ « Je pense qu'il n'y a pas de progrès possible sans écarts. Et je pense qu'il est important que les gens aient conscience que certains des leurs s'écartent de façon parfois créative de la norme parce que, dans certains cas, ils pourraient trouver de l'inspiration dans ces écarts et à leur tour en proposer d'autres susceptibles de faire progresser les choses, on ne peut jamais savoir. » (Ma traduction.) Frank Zappa, interview par Roelof Kiers retransmis sur la chaîne télévisée *VPRO* en février 1971, http://globalia.net/donlope/fz/videos/Frank_Zappa_VPRO.html, voir à : « 40:49 : Progress » ; en vidéo, voir sur YouTube, notamment : <https://www.youtube.com/watch?v=mOHCV-QQ5HA&list=PLstG4KFR5pVHvuEYGqHoEP4xSW8ITR0F2>.

² « Il m'est arrivé de dire dans une interview : "Sans s'écarter (de la norme), il n'y a pas de 'progrès' possible." Mais pour qu'il soit possible d'y parvenir, il s'agit pour le moins d'avoir une connaissance suffisante de toute règle dont on prétend s'écarter. » (Ma traduction.) Frank Zappa, en collaboration avec Peter Occhiogrosso, *The Real Frank Zappa Book*. London-Basingstoke, Picador (Macmillan), 1990, p. 185 (1^{re} édition : Poseidon Press, 1989).